

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Deux hommes

Georges Cartier

Volume 2, Number 5 (11), September–October 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cartier, G. (1960). Deux hommes. *Liberté*, 2(5), 276–283.

Deux hommes

GEORGES CARTIER

—Maudit qu'il fait chaud! vocifère Edouard.

Depuis une heure qu'il se lamente de la sorte.

—T'as déjà vu une chaleur écoeurante comme ça?

—Moi, je suis en train de crever! réplique Charles-Ambroise.

Edouard a largement ouvert sa chemise. De longues traînées marquent sa poitrine luisante. La sueur coule sans répit. Le poil fourni frise de plus belle. Edouard se gratte à grands coups de sa main large, plate et velue.

Charles-Ambroise, lui, précautionneusement pince son gilet entre ses doigts, l'étire lentement. Le tissu ne se décolle de la peau que pour ensuite y adhérer plus fermement. Le gilet blanc, tout imprégné de sueur, jaunit par plaques répugnantes. Les boutons des seins percent le coton, clair comme de la gaze: deux rondelles sombres, brunâtres; deux taches de graisse en parallèle. Les côtes saillent comme de la chair même. Charles-Ambroise en est humilié. Sa maigreur lui a toujours pesé. Et... près d'Edouard!

—Moi, je suis sûr qu'on attend pour rien, affirme Charles-Ambroise. Il passera pas un chat avant demain matin ou le mois prochain.

—T'as pas envie de marcher! s'exclame Edouard, qui pousse déjà des soupirs d'épuisement.

—Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

Charles-Ambroise commence à s'énerver. Il élève la voix.

—Si tu t'étais pas fourré dans ce chemin-là! A-t-on idée, aussi, de manquer de gaz! Tu pouvais pas regarder?

—Ça fait dix fois que je te dis que le marqueur marche pas! Tu comprends rien?

Edouard s'est appuyé le ventre contre Charles-Ambroise. Un instant, silencieux, il l'écrase de toute sa graisse; puis, moralement satisfait, recule et se détourne en ajoutant:

—De toute façon, j'avais rempli vendredi, et c'est seulement aujourd'hui dimanche.

—C'est ça, le gaz s'est évaporé, se hâte d'insinuer Charles-Ambroise, pendant que l'autre a le dos tourné.

Magnanime, Edouard ne réplique pas.

—As-tu envie de rester là toute l'après-midi?

- Non. . . , mais maudit on fournit pas de suer?
 —Je t'assure qu'on a passé une station tout à l'heure, insiste Charles-Ambroise. C'est pas plus de deux milles, certain!
 —A pied?
 —On peut pousser, si tu veux.
 —Maudit que t'es bête!
 —Bon. . . on va coucher dans le champ, Hé! les femmes!
 —Ta gueule! Il va finir par passer quelqu'un. Ils vont nous embarquer.
 —Moi, je pars. Fais comme tu voudras.

Charles-Ambroise a traversé le fossé. Il s'engage sur la route.

- Si t'as un lift, tu me ramasseras en passant.
 —O.K., je te suis! Hé! les femmes! crie à son tour Edouard. On va prendre une petite marche. . . pour se rafraîchir.
 —Où allez-vous? s'enquiert Cécile, inquiète.

La réponse d'Edouard, son mari, ne tarde pas. Une explication drue, gueulée:

- Maudit! où veux-tu qu'on aille, à part d'aller chercher du jus pour le tombereau?
 —Tardez pas trop! implore la grosse Yvette, la femme de Charles-Ambroise. Les enfants s'amuse, mais ça durera pas des heures.
 —Sois sans crainte, on va courir! réplique son mari.

Les deux hommes sont partis.

Le soleil leur cuit le crâne. Edouard se sent la tête comme un oeuf sous la braise; Charles-Ambroise a sorti son mouchoir. Il le noue aux quatre coins et s'en coiffe. Son compagnon, lui, use du sien comme d'une serviette: autour du cou, sur les yeux que chauffe la sueur acide, sous le menton où s'accrochent sans relâche de nouvelles gouttes, qui vibrent, qui l'agacent, qui l'exaspèrent. Son mouchoir est vite imbibé. Il le remet dans sa poche, enlève sa chemise. Dorénavant, que toute l'eau du corps lui coule! Tant qu'elle voudra! Où elle voudra! Jusqu'à la dernière goutte!

Près de l'auto, dans l'étroit trapèze d'ombre qu'elle projette, les deux femmes se sont assises. L'herbe, le long du fossé, a conservé sa fraîcheur. Dans le champ, les deux enfants de Cécile s'amuse à siffler en faisant vibrer des brins d'herbe serrés entre leurs pouces.

Pour la centième fois, Yvette répète à Cécile comme elle les trouve charmants! Elle n'a pas d'enfants.

—On est arrivé. C'était pas si loin!

Charles-Ambroise vient d'apercevoir le poste d'essence, à l'orée du bois que la route achève de traverser. Les deux hommes ont marché près d'une heure.

—Il commençait à être temps, je dégoutte comme un panier! se plaint Edouard.

—On dirait qu'il n'y a personne, constate Charles-Ambroise en s'approchant du garage.

—Bâtard! hurle aussitôt Edouard. Dis-moi pas qu'on a marché tout ça pour rien! Ça se pourrait bien, dans ce maudit pays! A qui voudrais-tu qu'ils vendent, le dimanche?

—On doit pas vivre gras dans le bout. . . Ça a quasiment l'air abandonné.

Edouard et Charles-Ambroise se sont arrêtés devant le poste d'essence. Une seule pompe, rouillée, modèle 1930. Heureusement, l'ancien réservoir vitré révèle qu'il est rempli.

—Si au moins on peut nous prêter un bidon quelconque! souhaite Charles-Ambroise.

—Avant le bidon, il s'agit de trouver quelqu'un! Y a pas un chat dans le coin!

Edouard demeure sceptique. Son compagnon, lui, s'efforce de garder espoir.

—La station est fermée, mais ça doit appartenir à la maison d'à côté. Viens voir! S'il y a quelqu'un, on refusera pas de servir des gars mal pris.

—S'il y a quelqu'un! répète Edouard.

Ils se rendent à la maison. Une bâtisse de bois délavé. Deux étages. Un perron dont le bout des planches, non équarries, dépasse en zigzag.

Charles-Ambroise frappe, attend, cogne à la porte de nouveau, violemment cette fois.

—Hé! viens ici! lui crie Edouard au même instant.

Charles-Ambroise se retourne, se demandant pourquoi l'appelle Edouard. Celui-ci lui fait de grands gestes incompréhensibles. Se rendant bien compte qu'il n'y a personne dans la maison, Charles-Ambroise, perplexe, se décide tout de même à rejoindre son compagnon à l'autre extrémité de la façade.

Une jeune fille est assise, sa chaise appuyée contre le mur latéral opposé au soleil. Au cri d'Edouard, elle a relevé la tête. Elle feuilletait un magazine.

Les deux hommes s'avancent. Edouard parle le premier.

—Pardon, mademoiselle, la station d'à côté, vous pourriez nous dire à qui ça appartient?

—A nous autres!

La réponse est vive, le ton quasi vexé.

—Votre père n'est pas là? demande Charles-Ambroise. Il nous faudrait du gaz.

—C'est fermé! Le dimanche, il va au village.

—C'est que nous sommes mal pris, insiste Charles-Ambroise. Vous pourriez pas. . . pour une fois. . . ?

La jeune fille reste muette. Elle semble fort peu se soucier de leur sort. Charles-Ambroise risque une autre question.

—Votre père, il va revenir bientôt?

—Pas avant la nuit. Le dimanche, il passe sa journée à l'hôtel.

“Décidément, pas de chance!” songe Charles-Ambroise.

Le silence se fait aussi lourd que la chaleur.

—Vous avez une canistre? demande soudain la jeune fille.

“Maudit bordel! Maintenant qu'elle est prête à nous aider, ça va être une histoire de bidon?” Edouard maugrée en lui-même. Puis, d'un ton d'impatience, de colère même, il lance:

—Vous avez sûrement des canistres en quelque part! Dans un garage! On vous la rapportera, ayez pas peur!

—Si vous voulez, on pourrait même vous la payer, propose Charles-Ambroise, plus poliment.

—Il ne veut pas rater sa chance.

—Je vais aller voir, condescend enfin la jeune fille.

—Ça, c'est chic! Vous êtes une fille épatante!

“Tiens! Edouard qui en est aux compliments!” s'étonne Charles-Ambroise.

—Vous vous appelez comment?

—Gertrude.

—C'est un beau nom!

“Qu'est-ce qu'Edouard veut au juste? se demande son compagnon, qui cependant le devine très bien. A quoi veut-il en venir?” Lui, il n'a pas oublié l'essence. Mais il est évident qu'Edouard préfère songer à autre chose.

Gertrude s'est levée. Elle n'a sûrement pas plus de dix-huit ans. Une fille de la campagne, en santé, plutôt rondelette, mais qui ne manque pas de charmes.

“Mais non! elle n'est pas grassette, se ravise Edouard. C'est son air de santé qui la fait paraître. . . un peu grosse.”

Des cheveux longs, roussâtres, assez mal peignés. Mais des yeux! Et des lèvres! Des yeux effrontés, que le regard d'un homme ne saurait certes détourner. Des yeux qui provoquent le désir, et des lèvres qui le prolongent. . .

Charles-Ambroise, lui, s'étonne de l'allure de cette Gertrude, qui ne lui paraît pas du tout celle d'une paysanne. Ces lèvres! Edouard ne parvient pas à leur trouver de qualificatifs qui traduisent son avidité. D'ailleurs, cherche-t-il tellement à en définir l'attrait? Sa convoitise ne le satisfait-elle pas?

—Vous me suivez? demande Gertrude.

—Oui, oui! fait Charles-Ambroise, encore à son espoir d'obtenir l'essence qu'il est venu chercher.

Edouard ne répond rien et reste sur place. Sa pensée l'entraîne déjà trop loin. . . Charles-Ambroise recule de quelques pas, lui donne une poussée.

“La chaleur... sans doute... Sûrement la chaleur!” Edouard apporte à son égardement une explication simple. Un instant, il imagine sa femme, Cécile, là-bas, près de l'auto, puis Yvette... et finalement rejoint son camarade qui, derrière Gertrude, se dirige vers le garage.

Passé l'encoignure de la maison, la jeune fille a pénétré en pleine lumière. Le soleil filtre à travers sa jupe. Il en éclaire le tissu léger jusqu'à le rendre transparent. Edouard ne tarde pas à tirer profit de cette compli-cité. Néanmoins, il détourne bientôt les yeux, furtivement observe Charles-Ambroise, le temps de s'assurer que lui aussi...

“Ah, le cochon!” songe aussitôt Edouard. Mais il révoque vite ce jugement... trop sévère, et surtout il se garde bien de l'énoncer. Il choisit de reporter son regard sur la jeune fille. Quelles jambes! Et quelles cuisses...! Il y promène son regard, lentement, jusqu'à la double courbe des hanches. Un insidieux balancement.

“Maudit que j'ai été bête!” Les regrets se mettent à le harceler. Edouard se maudit de sa sottise. S'il était venu seul! S'il avait offert à Charles-Ambroise de venir seul! Tout en le servant lui-même, ce geste aurait paru si désintéressé, si généreux! “Mais comment aurais-je pu prévoir?”

De son côté, malgré ses efforts naïfs, Charles-Ambroise n'arrive pas à chasser le souvenir de la taille d'Yvette: ... de haut en bas, une même largeur. Un seul morceau. Un bloc! Un billot qui renfle à peine au niveau des fesses!

“Ah! serrer une fille comme ça!” Cet Edouard, qui le suit comme un boulet, ce qu'il peut l'ennuyer à la fin! Ce gros Edouard! Il est énorme! Un balourd! Vulgaire ou alors tout mielleux, tout graisseux de compliments.

Gertrude a ouvert un portillon, percé à même un battant de la porte. Elle est entrée dans le garage. Les deux hommes la suivent.

A l'intérieur, l'évocation a brusquement cessé. La pénombre a resserré le grain du tissu, à l'improviste. La jupe retrouve sa prudente opacité et ne laisse aux deux hommes que la vive conscience de leur convoitises. Leur désir, inopinément dilaté, s'atrophie peu à peu. Avec Gertrude, ils se mettent en quête d'un récipient. Il en traîne partout dans ce garage sale, qui pue l'huile et la moisissure. Mais tous sont précisément trop encrassés pour être utilisables.

—Si on trouve pas autre chose, il va bien falloir prendre un de ceux-là, finit par dire Charles-Ambroise. Il faut se décider!

—T'as envie de boucher mon carburateur? On serait bien avancés!

Edouard hausse les épaules en grognant, pour signifier clairement à Charles-Ambroise sa stupidité. Comme il va reprendre son investigation, la jeune fille arrive avec une cruche, qu'elle rapporte d'une sorte de hangar, attenant au garage.

—Cela pourrait faire, je pense. En tout cas, c'est propre, fait-elle remarquer.

—Oui, ça va aller, confirme Charles-Ambroise précipitamment, sans examiner la cruche.

—Ça sera pas trop lourd à porter, constate Edouard.

Les deux hommes acquiescent. Cependant, sur leurs figures, aucun signe de joie ou même de simple contentement. Sans doute regrettent-ils de parvenir déjà, de façon si dérisoire, au dénouement de leur rêve. . . Chacun devine chez l'autre le dépit. Mais ils évitent de se regarder. Charles-Ambroise sort rejoindre Gertrude, déjà rendue à la pompe. Edouard le suit, désolé.

S'il avait été seul! Il doit à tout prix éloigner cet idiot de Charles-Ambroise. S'il laissait tomber son briquet. . . ou son porte-monnaie? A mi-chemin, il pourrait tout à coup se rendre compte de cette perte, revenir, seul!

Edouard met la main dans sa poche, y fait tourner son briquet entre ses doigts. . .

Le buste penché sur la cruche que Charles-Ambroise est à remplir, Gertrude surveille l'instant du plein; Edouard s'approche un peu, dans l'intention de la guigner, puis se poste carrément devant elle, qui garde la tête baissée. Le soleil permet à nouveau de contempler, sous le nylon de la blouse, les jeunes seins fermes de Gertrude, juste assez gonflés pour déborder des étroites corbeilles de son soutien-gorge.

Ce ventre, si menu!

Le regard sec de Cécile rencontre soudain celui de son mari. Mauvais souvenir. Présence trop furtive pour que les yeux d'Edouard se détachent du sinueux mouvement des hanches, des cuisses. . . brûlantes de la jeune fille. Ce ventre! menu, chaud, doux. Le duvet des pêches et des jeunes oiseaux. Edouard songe aux pigeons qu'un temps il a gardés, à la ville; aux lièvres qu'il va parfois chasser avec un groupe d'amis, et qu'il tue par plaisir — il n'aime pas cette chair au goût de sapin. Mais cet instant où il ramasse l'animal, ses membres encore tout agités, son ventre encore tout chaud sur la neige, sous sa fourrure blanche de l'hiver! Un ventre qui fléchirait comme la mousse! Un tapis de feuilles, en forêt, après une longue pluie d'automne!

Edouard remet la main dans sa poche, tâte son briquet. . .

—T'as envie de sauter? lui crie soudain Charles-Ambroise. Va allumer ta cigarette plus loin!

Edouard lance sa cigarette par terre, l'écrase sous son pied, rageusement.

—T'as fini? demande-t-il à son compagnon, d'un ton brusque.

—Oui! lui gueule Charles-Ambroise, qui, d'un ton plus poli, demande à Gertrude: — On vous doit quoi, mademoiselle?

—Eh bien, le gaz. . . et puis la cruche. . . ça doit faire. . .

Gertrude cherche vainement à établir le calcul.

—Il y a pour quatre-vingt-quinze cents de gaz, croit nécessaire de

lui dire Charles-Ambroise, malgré l'indicateur de la pompe qui a clairement marqué la somme.

—Cinquante cents pour la cruche, ce serait trop? risque la jeune fille.

Charles-Ambroise sort de sa poche un billet de deux dollars.

—Tiens! Le reste, c'est pour le service.

Gertrude froisse le billet dans sa main, sans rien dire.

—Merci encore une fois !ajoute Charles-Ambroise.

—T'achèves, tes histoires? s'informe Edouard, coléreux. On a encore un maudit bout de chemin à faire!

—“Si celui-là peut fermer sa gueule!” Charles-Ambroise ne réplique pas. Il visse le bouchon, empoigne la cruche et se dirige vers la route. “Aussi bien ne pas demander à ce gros lard de la porter.”

Encore une fois, Edouard n'a pas suivi son camarade. Il regrette ses dernières paroles, lancées juste au mauvais moment, croit-il, alors qu'il aurait dû remercier Gertrude. De Charles-Ambroise il se moque éperdument. Mais Gertrude? Il a dû lui paraître mesquin. Certainement! Aussi veut-il lui faire oublier sa saute d'humeur.

—C'est vrai, mademoiselle, que c'est un fier service que vous nous avez rendu. Merci bien! Merci mille fois!

—C'est rien! affirme Gertrude, sincère et quelque peu étonnée de cette reconnaissance subite.

—Quand même, nous autres, ça nous arrange.

—Tant mieux!

—On se reverra peut-être... un jour? On sait jamais, hein? L'automne, je viens souvent dans les parages... faire la chasse aux perdrix...

Edouard tente ses derniers lancers.

—Eh! tu viens? C'est toi qui gueulais pour partir!

Charles-Ambroise s'est arrêté, au loin. Il crie à pleins poumons.

—A une prochaine fois, j'espère! souhaite Edouard en quittant Gertrude.

Celle-ci hausse les épaules, lui fait une moue et se dirige vers la maison. Edouard gagne lentement la route. Il n'a pas rejoint son compagnon qu'il s'arrête et se remet à geindre.

—Maudit qu'il fait chaud! C'est pas croyable! Et avec cette cruche-là à transporter deux milles!

—Plains-toi pas, c'est pas toi qui la portes!

Les deux hommes se remettent à marcher, côte à côte, sans parler.

—Embarquez, les femmes! commande Edouard, bourru.

Il a repris sa place au volant de l'auto. Charles-Ambroise, lui, finit de transvider la cruche dans le réservoir, puis va la déposer dans le coffre, dont il referme le couvercle avec fracas, et vient s'asseoir à l'avant, lui aussi. Yvette et Cécile montent à l'arrière avec les deux enfants. Edouard remet le moteur en marche. L'auto démarre.

—Vous avez fait la belle vie, vous autres! glisse Edouard aux deux femmes. A l'ombre tout l'après-midi!

—On a eu chaud, nous autres aussi! de protester aussitôt la grosse Yvette.

—Si vous aviez marché au soleil comme nous autres! ose ajouter Charles-Ambroise.

—Ah! toi, t'es bon rien qu'à te plaindre! Si t'avais ma graisse à porter, tu verrais ce que c'est!

La riposte de sa femme ne s'est pas fait attendre. Elle réussit à déridier Edouard, qui sourit subrepticement. "Pauvre Charlie! il n'a pas de chance avec son Yvette!"

—Les hommes, c'est fait pour se plaindre, ajoute Cécile d'une voix emphatique.

Edouard et Charles-Ambroise ne répliquent pas. "Ca ne sert à rien", pensent-ils tous deux. Ils choisissent de se taire.

Devant eux, il y a la route qui défile. Elle les ramène à la ville, au foyer, au travail, au quotidien.

Derrière eux, subsiste un mirage. . .

Georges CARTIER
Paris
avril 1958